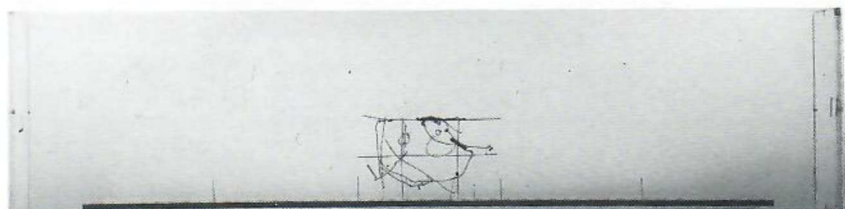


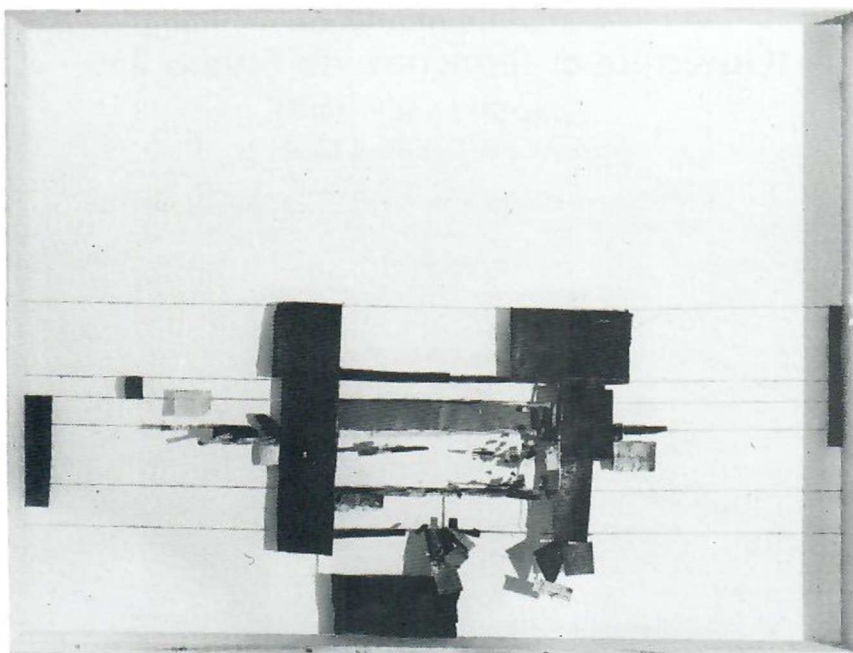
ALAIN LEMOSSE
Ouverture et fermeture du Studio 259
(juin 1985 - juin 1988)
présenté par Jean-Paul Chabrier



Construction à plat n° 34. 1977.
(Cl. Baudoin Lebon)

Après avoir longtemps tourné autour, j'ai tenté l'expérience du Studio 259. C'était le loft magique et magnifique en pleine forêt de brigands, la forêt de la Braconne, pas si loin d'Angoulême cependant. À la fois, j'y trouvais la cabane et le cocon, mais aussi un lieu surprenant pour admirer la nature : les chevreuils, les buses, les fleurs, les papillons, les loirs... En position d'observateur et même de voyeur, j'y tissais ma toile d'araignée. J'y ai vécu tout seul pendant trois ans et c'était quelquefois très dur. Mais c'était l'œuvre ouverte totale, qui m'a demandé des travaux considérables d'installation et d'adaptation. Mes autres œuvres, les constructions, n'y étaient en somme que de passage... Mais je me suis cassé la gueule... J'arrête ce 1^{er} juillet 1988...

Alain Lemosse
d'après des conversations avec José Pierre



Alain Lemosse
Construction n° 206. 1977.
(Cl. Baudoin Lebon)

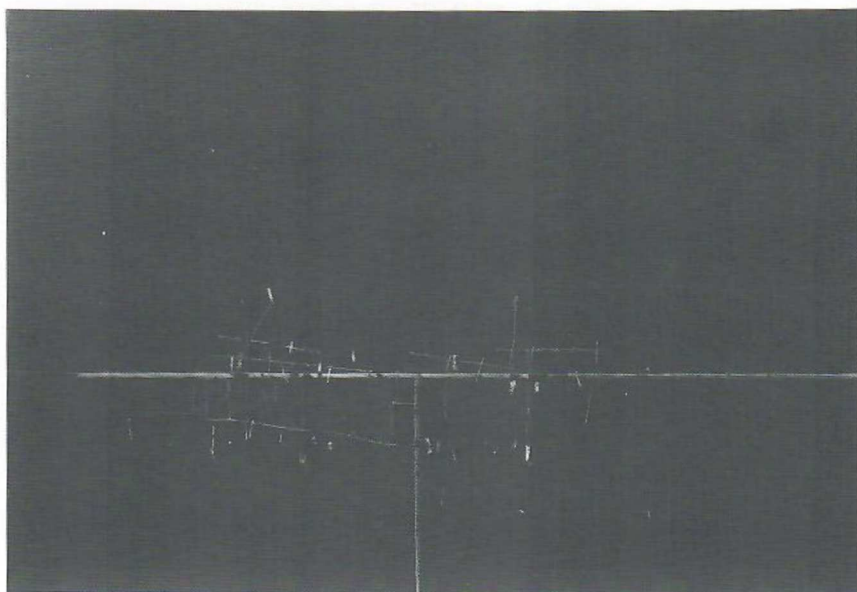
L'ÉCRITURE DU SILENCE

On approche lentement les dernières constructions d'Alain Lemosse, noyées, étranges, dans la faible lumière grise de l'hiver. [...] Je suis venu pour filmer les constructions : elles sont encore assez irréelles de l'autre côté du studio, elles sont libres, je veux dire qu'il n'y a aucune recherche de disposition, aucune mise en scène autour d'une exposition particulière; elles sont, je crois, juste nées, dans cette liberté de la naissance, parfaitement sauvages. Je ne sais pas les filmer vraiment. Ce que je remarque donc c'est cette difficulté à m'approcher d'elles, de la même façon qu'à présent j'éprouve une certaine difficulté à parler d'elles. Il ne s'agit pas d'impuissance : les images de même que les mots existent de toute façon; il s'agirait plutôt de questionner le regard. Non plus seulement : qu'en est-il de ce que je vois, mais aussi : qu'en est-il de mon regard au moment de sa rencontre avec ce qui lui est donné à voir. Je ne réponds pas à la question quand je regarde; je me suis approché et j'ai filmé, le plus simplement du monde, comme on filme un goûter d'anniversaire dans les familles, comme on filme il me semble son chien traversant la cour, sans façon, laissant à la caméra seule le soin de s'ouvrir une manière de cheminement vers ce qui lui est proposé. Le regard appartient à l'objet que l'on veut prendre, apprivoiser. [...] Mon regard est conduit par les lignes verticales mais aussi attiré par celle, horizontale, que forme la succession de petites feuilles de carnet collées à une même hauteur sur chaque colonne. Sur ces feuilles détachées sont inscrits les pointillés de figures géométriques, cônes et sphères multiples d'œuvres à venir, projets nombreux autour d'une fascination de l'équilibre qui en eux-mêmes constituent les termes modulés d'une fiction présente. Pendant que je filme, je vois que ces dernières petites feuilles prennent toutes les lumières, taches claires parmi le sombre parti des hautes colonnes; de toute évidence, ce sont elles qui, par une secrète mise en abyme du dispositif, désignent une émotion. [...] De plus près, les colonnes livrent à leurs courbes surfaces des traces gravées : comme les légères marques d'un stylet sensible à une stimulation vagabonde, comme les stigmates désordonnés d'une douleur nouvelle qu'expriment par endroits de plus profondes déchirures, ou encore la fragile inscription d'une écriture de silence. [...] Voici que je les vois ensommeillées désormais les hautes colonnes sur les images très bleu-tées du film et, dès ce moment, je discerne mieux encore qu'il pourrait s'agir là de totems destinés à célébrer un culte aujourd'hui oublié. C'est en regardant les images nues des constructions que je perçois davantage combien le caractère de cette lente approche tenait en fait de la cérémonie : l'élan, l'inscription puis enfin l'écriture, autant de signes convenus qui exposent tout en l'enlisant l'évidence d'un rite inventé dont on n'aurait plus sous les yeux que le matériau liturgique. La pureté de ce dernier laisse grandement imaginer à la fois la douceur et la civilité de ce peuple disparu auquel le silence surseoit à ses mythes évanouis. C'est à ce point que le regard se trouve confronté

non plus seulement à la beauté régulière des pièces présentées mais encore à cette force d'évocation en elles retenue et qui leur donne l'irremplaçable unicité propre à une pure solitude, celle d'être le dernier témoignage et l'élan premier d'une durée différente : l'absence soustraite au paradis, reproduite ici en une abstraite connivence entre le signe et son support. Il serait temps de soupçonner Alain Lemosse de complicité avec un au-delà du réel dont il veut bien, par ses constructions, nous laisser entrevoir la richesse formelle.



Ouverture du Studio 259
(Cl. Gérard Martron)

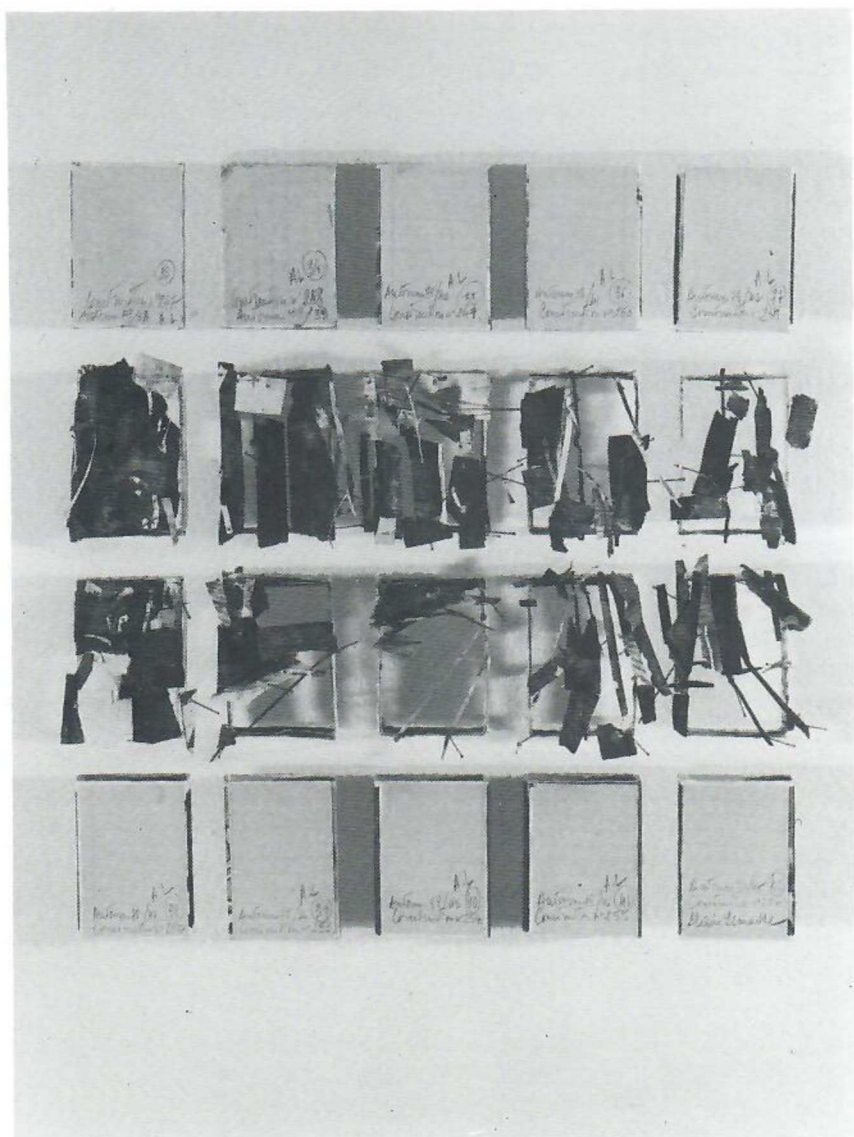


Construction n° 61-66. 1974.
(Cl. Michalon-Lemosse)

LES PORTES S'OUVRENT SUR LE CIEL, LA FORÊT

Lorsque je me suis rendu pour la première fois au Studio 259, je me suis perdu. Comme beaucoup d'autres visiteurs, j'ai longtemps roulé sans savoir très exactement où je devais aller. À l'intérieur de cet ancien camp militaire américain, désaffecté depuis plus de vingt ans, il y a près de deux cents kilomètres de routes qui mettent bientôt à l'épreuve votre sens de l'orientation. Après avoir franchi l'entrée du camp qui évoquait plutôt celle d'un studio de cinéma (Hollywood ou, pourquoi pas, Cinecitta) je découvrais un univers des années cinquante où la nostalgie ressemblait encore à ce qu'elle avait toujours été. Je ne cherchais pas un bâtiment particulier puisqu'ils étaient tous semblables, mais celui devant lequel stationnerait la berline noire et grise de son nouveau locataire. Tandis que j'avancais au volant de la vieille camionnette, regardant à gauche et à droite, je me suis figuré que cette recherche était somme toute normale. Outre le fait que cette difficulté justifierait d'une certaine façon mon voyage, je songeais qu'il entraînait dans cette dernière le mouvement naturel de quelque secrète procédure mise au point par l'intéressé et au terme de laquelle la rencontre ne serait que plus riche. Je roulais donc au rythme de la petite pluie fine d'été; je roulais en pensant à juste titre à ce que représentait la solitude ou, mieux encore, le simple éloignement dans tout désir de création. Alain Lemosse installait son studio au cœur de la forêt, au bord d'une route sur laquelle plus personne ne passait. L'entrepôt est immense. À l'intérieur de ce périmètre, quelques larges tables basses où sont disposés des revues, des catalogues, quelques objets. Par les vitres cathédrales, la lumière tombe du haut des murs gris, délimitant sur le sol — où courent les dernières traces de marquages industriels — des camps d'ombre oblique. La belle charpente métallique guide le regard jusqu'aux toits d'évrite. Il y a le silence et le seul écho de son propre pas sur le ciment. Sur trois côtés du bâtiment s'ouvrent les six portes coulissantes de couleur anthracite; deux d'entre elles se font face et donnent sur le ciel, les quatre autres, juxtaposées, sur la forêt. Peu à peu, la nuit est venue, semblait monter des bois et les six grandes portes ouvertes donnaient à l'infini sur cette nuit d'été qui s'approchait. Je me suis souvenu alors d'un film transparent sur lequel Alain Lemosse avait reproduit le signe «Mu» qui signifie le vide en japonais. Ici, il n'y avait pas le vide, mais juste une idée du vide ou sa proche frontière, à peine suggérée, apprivoisée dans l'espace silencieux de cet endroit indéfini et beau où il serait encore possible de voir, de respirer, de vivre. Au moment d'écrire ces lignes, une autre image du Studio 259 me revient à la mémoire : celle, presque fellinienne, du soir de son inauguration. Trois couples dansant langoureusement dans la lumière jaune des phares d'une automobile entreposée pour la circonstance à l'intérieur même du studio. Je ne me souviens pas de la musique, je sais simplement qu'elle provient de l'autoradio. C'est l'heure où la tonalité des conversations l'emporte sur leur contenu toujours provisoire et incertain.

Beaucoup d'invités sont partis, il ne reste plus que ces trois couples étroitement serrés qui dansent lentement, amoureuxment, dont l'ombre portée va jusqu'à effleurer la porte dans l'interstice de laquelle passe le sourire de la lune. Je ne sais rien d'autre de ce soir-là, sinon que les trois couples ont longtemps dansé au cœur de cette nuit d'été, dans le doux murmure de la pluie chaude qui tombait, toute proche, dans les arbres.



Grande Construction n° 247-256, 1978.
(Cl. Baudoin Lebon)

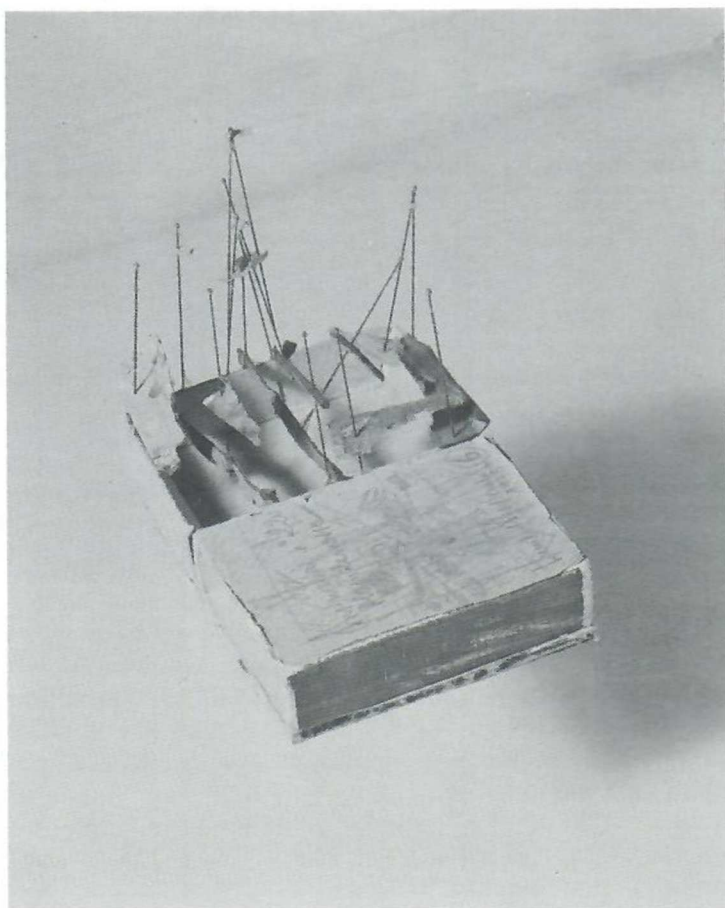
MOTIF D'ADIEU SUR UN VASE EN TERRE CUITE

Je suis dans une autre maison, devant d'autres arbres nus. Les arbres contiennent les oiseaux de nuage aux yeux de brindille et aux becs de cendre. C'est la même nuit et la même attente. Je rêve doucement aux mots qui formeront un paysage dans l'éclaircie du monde. De l'autre côté d'Angoulême une route étroite traverse la campagne blanche et bleue d'où s'élèvent d'entre les fossés d'argile basse les brumes nuptiales. De part et d'autre d'un horizon calme en une semblable incandescence le bouquet voyageur d'un silencieux couchant fait sa révérence à la pâle endormie du bois de châtaigniers. Celui qui passe au détour de l'extrême est mon ami, le fiancé des transparences. À lui les vallonnements, les étangs, les haies vives. Depuis longtemps ce qu'il poursuit est dans son cœur bondissant. La forêt protège ses pensées du ressac des frontières. Dans les hauteurs de l'aube le dessin de ses jours inaugure la croisée des lents aveux. Convoquée la pâleur confidente. Séparée l'ombre de son signe. J'allais en de moindres vertiges découvrir la pierre de pesanteur. J'écoutais battre l'orage blond au flanc de la dune. C'est le premier jour nocturne de ma vie. Je ne quitte plus le camp retranché de ses yeux. La brûlure appelle le livre de ses mains. Les enfants qui courent déplacent la lumière où s'endorment les feuillages amoureux. Maintenant je salue l'immobilité, le visage du ciel, le chemin. Maintenant la nuit disparaît vague au blanc versant de l'adieu.

Jean-Paul Chabrier



Fermeture du Studio 259
(Cl. Gérard Martron)



Alain Lemosse
Construction n° 22, 1978
(Cl. Baudoin Lebon)